

Aylin ĀKALA

L'Esprit du vent



Aylin Ākala

L'Esprit du vent
Roman

Ka'u'Uhane édition

© Aylin Ākala, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-0241-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Attention, ce roman contient des scènes susceptibles de choquer certaines sensibilités.

Chez Ka'u' Uhane édition

Du même auteur

Un point à nos âmes. Février 2022

Prochainement 2024/2025 : Le baiser s'est envolé, mais l'âme est toujours là.

Le silence de la mer.

Je dédie ce roman à mon fils. Les pas et les directions peuvent exister seulement parce que tu as tout renversé.

À Jacques Le Carpentier : « De même que la valeur de la vie n'est pas en sa surface, mais dans ses profondeurs, les choses vues ne sont pas dans leur écorce, mais dans leur noyau et les hommes ne sont pas dans leur visage, mais dans leur cœur. Khalil Gibran ». À ton amitié si précieuse.

À Yvon. Tu m'avais prévenue dans cette voiture qu'elle arrivait. Merci pour ta rencontre, elle fait partie de celles qui laissent une trace indélébile.

À T, dont la mélodie ne s'est jamais totalement éteinte.

À cette mémoire aperçue dans un cercle, venant d'une autre époque, ou alors, je suis celle traversant le temps. Elle est le fil conducteur de toute cette histoire.

Rappelle-toi

**Rappelle-toi, quand l'aurore craintive
Ouvre au soleil son palais enchanté ;
Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté ;
À l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
Aux doux songes du soir lorsque l'ombre t'invite,
Écoute au fond des bois
Murmurer une voix :
Rappelle-toi.
Rappelle-toi, lorsque les destinées
M'auront de toi pour jamais séparé,
Quand le chagrin, l'exil et les années
Auront flétri ce cœur désespéré ;
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême !
L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.
Tant que mon cœur battra,
Toujours il te dira
Rappelle-toi.
Rappelle-toi, quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira ;
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
Je ne te verrai plus ; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.
Écoute, dans la nuit
Une voix qui gémit : Rappelle-toi.**

Alfred de Musset.

CHAPITRE I.

Âme perdue, qui es-tu ?

La vie est comme une île perdue dans l'océan de la solitude, une île dont les rochers seraient nos espérances et les arbres nos rêves, dont les fleurs seraient notre solitude et les ruisseaux nos aspirations. De la vie, Khalil Gibran.

Lassitude et amertume empoignent féroce­ment mon âme déjà plongée dans une profonde agonie. Les dernières heures ne sont qu'une lente asphyxie, et mon besoin de fuir ce lieu ne cesse de s'accroître. Ici, les mêmes gestes se reproduisent. Ici, les mêmes discussions autour d'un café s'animent. Ici, les mêmes sourires de mes collègues et amis se dessinent. Ici, les mêmes expressions de Georges le directeur de la maison d'édition où je travaille maintenant depuis douze années d'un ennui sans fin m'accueillent. Jour après jour, je m'enfon­ce dans le désert de mon existence rythmée par ma routine de boulot, et de temps à autre de ma vie sociale que je délaisse bien volontiers. Ce mode répétitif : boulot-dodo, est difficilement supportable. Fantaisies et folies demeurent absentes de mon tableau de bord. Jeunesse gaspillée pour payer les factures, et faire semblant de vivre dans ce moule sociétal aberrant, une réalité qui ne nous appartient pas. Je joue de mon orchestre sans lui insuffler la moindre vibration. Une partie de mon être a pris racine dans cette routine monotone qui convient à cette femme de trente-trois ans que je suis devenue, bien loin de ce qui émanait totalement de moi autrefois. Incapable de franchir les pas de mes propres réalisations, je passe mes journées à lire les manuscrits d'auteurs sans talent bien souvent, mais ils osent prendre une direction impossible à parcourir de mon côté. Arrivée à la maison, je m'enfon­ce dans le fauteuil du salon en poussant un long râle, prête à mourir dans la seconde. Il manque quelque chose à mon existence, quelque chose de profond et de salutaire. Je peux en entendre son appel, appel urgent et latent. Vais-je finir par me réveiller, et arpenter le sentier de ma vie différemment ? Je l'espère, au fond de moi, je l'espère. Après chaque fin de journée, un bain moussant à la rose m'attend. Il me coupe de la désagréable impression d'avoir été spoliée de cette nouvelle journée vécue uniquement pour mon patron. Tel un pion de son échiquier, je lui permets d'atteindre ses propres objectifs bien loin des miens. Je réside non loin de mon lieu de travail, rue côte Henri Monduit, dans une ancienne maison de cent cinquante mètres carrés entourée d'un haut mur et d'un portail bleu, et de son imposant jardin. Cette demeure est bien trop grande pour moi, mais je la partage avec la seule présence que je tolère, mon chat Cara. Cet achat fut précipité par le potentiel de son espace vert. Je voulais apercevoir à la saison des amours deux rangées de trois cerisiers du Japon en floraison encercler la piscine naturelle. Je rêvais d'entendre sur des notes flûtées le ramage du merle noir. Je voulais voir la glycine, la lavande, la rose rouge, le lilas, la fleur de lys blanche, et la pivoine s'enraciner dans la terre, et la douceur du vent en extraire leurs effluves. Sous une longue terrasse et sa pergola en bois seraient suspendues aux poutres des Hydrangea Macrophyllas bleues. C'était elle. Elle était cette vision que j'avais envie de créer, et c'est avec beaucoup de temps et de patience que dans les moindres détails, elle avait pris vie. Cette acquisition importante était le signe d'un nouveau départ suite à ma rupture avec Isaak. Nous vivions une relation depuis sept années sans perspective. J'espérais une histoire parsemée de diverses folies. Je rêvais de vibrer intensément et de me sentir exister dans les yeux de quelqu'un, cela a été en vain. J'avais

confiance, malgré ce pressentiment qu'il n'était pas le bon. Jusqu'au jour ou après une énième soirée dans la solitude de nos deux êtres que nous nous imposions, j'avais pris mes affaires et quitté la maison sans un mot, après avoir déposé un baiser sur sa joue, qui parlait pour moi. Après cette rupture, j'avais éprouvé une liberté débordante. Je ressentais une ivresse d'autre chose, alors cette maison je l'avais achetée, rénovée, et aménagée. J'y avais passé des mois au moindre temps disponible à créer mon havre de paix ; ma coupure avec le monde extérieur. Je m'étais aperçue immédiatement une fois dans toute son élégance qu'Isaak et notre séparation n'étaient pas le problème. J'occupais mon esprit en rendant tout cet espace fonctionnel. Je ne supportais pas le vide pesant qui s'éternise désormais depuis mon départ. Non pour cet homme que j'avais jadis aimé, mais pour cette vie à laquelle je n'aspire pas comme je le dois. Que désirer, et comment le découvrir ? M'interrogeant mille fois sur la question, je n'ai toujours pas trouvé la réponse. Celle qui ferait tout basculer, de cela, j'en suis convaincue. Après mon bain, je me faufile sous mes draps. Dormir, oui juste dormir, car dans mes rêves je suis quelqu'un d'autre.

— Et qui es-tu âme perdue ?

Un tableau irréel se dessine devant moi. Je découvre une plaine encerclée de sapins immenses, où les rayons du soleil en éclairent les cimes. La danse nonchalante des branches harmonise mon intérieur. Je m'enivre des odeurs de la terre. Le reflet turquoise sur ce long cours d'eau illumine toute cette étendue qui semble sans fin. Dans une profonde inspiration face à cette pureté presque mystique, la même intonation résonne de nouveau.

— Alors, qui es-tu ?

Je sonde l'horizon à la recherche d'un éventuel interlocuteur.

— Pour vous répondre, faudrait-il encore voir à qui je m'adresse, non ?

— Pas forcément. Tu peux me donner une explication sans observer avec tes yeux.

— Comment puis-je voir ?

— Regarde avec ton cœur âme perdue !

— J'ai peut-être l'air d'être égarée, mais je sais encore, me semble-t-il, comment le corps fonctionne. Je ne connais qu'une façon de contempler les choses ; les objets ; les personnes ; les lieux.

— Alors, tu ne sais pas voir !

— Puisque je n'observe pas de la bonne manière, je vais poursuivre mon chemin dans cette plaine magnifique que je regarde pourtant avec mes deux yeux. La vue, elle, est bien réelle.

— Elle n'est pas si authentique que ça, âme perdue. La vision du cœur n'est pas donnée à tout le monde. Cela s'apprend, cela s'entrouvre. Je te laisse y songer. À demain, très chère âme.

Durant quelques secondes, un vide m'aspire pour me rejeter de ce lieu. Une sonnerie en fond retentit doucement, puis de plus en plus fortement. Mes paupières se soulèvent lentement. Je longe du regard cette chambre où j'émerge chaque matin. Une peinture rose-pastel éclaire la pièce. Une superbe tête de lit sculptée avec ses moulures florales au-dessus de ma tête.

À gauche, un visage craquelé prend le moindre centimètre du mur. Une coiffeuse porte des hortensias fraîchement découpés, j'en inspire cette odeur tant aimée. Deux larges fenêtres avec vitrail aux couleurs chaudes illuminent finement le tout à chaque aurore. Sept heures.

Je mets un terme au vacarme de cette torture bien trop matinale.

Ce n'était qu'un rêve. Une fois, un pied au sol, je reviens à ma demi-réalité. Tee-shirt ivoire cintré à manches courtes en dentelle, jean resserré dark blue, blazer business jaune poussin, bottines à hauts talons noirs, léger mascara sur les cils, une teinte framboise sur les lèvres, l'odeur de rose aux creux

des oreilles. Un thermos de thé vert à la main. « Blackout » de Charlotte OC dans les écouteurs, je passe le seuil de mon havre de paix pour une nouvelle journée d'un ennui mortel. Entre une agence immobilière et une banque face à la cathédrale de Notre-Dame d'Évreux, à quatre kilomètres de la maison, rue Charles Corbeau, je rejoins mon lieu de travail. Les locaux se trouvent dans une ancienne bâtisse de trois étages, du dix-huitième siècle. Elle fut réhabilitée avec sobriété au moment de l'achat. Toit en tuiles gris ardoise, une façade d'un blanc immaculé avec sa porte tournante mène directement à l'accueil. En son centre sur un sol en béton ciré, un large comptoir marron foncé de réception aux courbes arrondies, ici Stefania y réside en maîtresse. Sur une ligne minimaliste, deux canapés en cuir bleu marine longent les deux immenses vitres, quatre tables basses blanches contemporaines, un plafond orné d'un tracé de lampes suspendues aux abat-jours sphériques avec cinq lumières en métal chromé. À la droite de Stefania se trouve le bureau de Georges et de Luna, la secrétaire. Bureau qu'il a voulu à l'écart de son personnel. À sa gauche, un vaste escalier en pierres naturelles mène aux étages supérieurs. Nous avons posé notre quartier dans ce premier espace de cent mètres carrés. Shelly, Margaux et Pauline se répartissent le même espace. Alaric et Elijah vont de pair dans la thématique des éditions. Paulette et Gérard travaillent en collaboration quand ce dernier souhaite se prêter au jeu. Quant à moi, j'ai la chance de posséder un bureau que je n'ai pas à partager. Il est accolé à la grande salle de réunion, et à celle de repos. Au deuxième étage se trouve l'autre partie du personnel. Lors d'un stage durant mon cursus de Lettres, Georges m'avait prise sous son aile. J'avais reçu par la suite une proposition pour intégrer le comité de lecture après l'obtention de mon diplôme. J'avais attrapé au vol cette occasion afin de découvrir le fonctionnement de ce monde. De simple stagiaire, j'étais passée à membre du comité dans cet établissement qui a vu le jour il y a quinze ans. À l'âge de quarante-sept ans, Georges avait misé sur l'ouverture d'une petite maison d'édition qui saurait transmettre et perpétuer l'héritage du département de l'Eure en Normandie par le biais d'auteurs, de photographes et de peintres.

À l'époque, son projet n'avait pas convaincu, pourtant en quatre années, Georges a réussi à être reconnu dans le milieu. La détermination dont il a fait preuve a été gagnante. Malgré mon manque d'intérêt depuis quelques années pour mon travail, faire partie de son entreprise est un véritable honneur, j'y ai tant appris, j'y ai forgé mon être et pour ça, ma gratitude est grande.

Arrivée au bureau, je salue tout le monde avant de me plonger dans la lecture d'un manuscrit qui relate l'enfance romancée avec des fragments historiques de Guillaume le Conquérant, né à Falaise en Normandie. J'ai glissé dans ce décor impersonnel propre aux entreprises des petites touches de mon univers. Trône fièrement sur ma table en verre, un arbre de Jade de quarante ans. Deux plantes Aréca, une sorte de palmier touffu de cent trente centimètres, se trouvent aux angles de la haute et large fenêtre de la pièce. Un meuble vert forêt en enfilade porte à ses extrémités deux vases en cristal et des fleurs de pivoines couleur rouge sang et d'une blancheur qui rappelle les flocons de neige descendus du ciel. Le bureau est emplie de cette odeur de terre qui me ramène au beau milieu de la nature lorsque l'abattement empoigne féroce mon âme, et la brise un peu plus chaque jour. Lorsque le vacarme devient trop violent, je soulage mes paupières en les fermant, et je me laisse envahir par l'un des quatre éléments en m'enlisant en lui, jusqu'au retour d'un pseudo équilibre intérieur. Face à mon assise, tapisse sur le mur un grand tableau au fond vert avec son labyrinthe en forme de cercles. Son point noir éloigné de l'issue me rappelle le trajet que j'ai à parcourir pour rejoindre le centre. L'initié est détourné de son besoin de revenir où siège sa conscience.

Les anneaux abritent différents masques portés. Les mémoires hantent les chemins sans le moindre aboutissement, et c'est en se débarrassant de ces entités qu'il peut s'atteindre en lui-même. Malgré la

tristesse d'une telle trajectoire semée d'embûches et de voilages, il est aussi l'espoir qu'un jour, je pourrai rentrer chez moi.

Au milieu de la pièce, mon attention s'attarde quelques instants sur la cathédrale de Notre-Dame que j'ai pour vue. Si imposante, si gigantesque, si grandiose, en dépit d'un aspect austère et déprimant à la longue. La vision quotidienne de cette structure une décennie durant, au-delà de sa nature majestueuse, fait ressentir un certain écœurement dans le regard. Je suivais les massifs piliers romans sur le bas-côté nord, solidement ancrés, chaque fois que la pression devenait trop forte. Ici, j'éprouvais la sensation de respirer à nouveau. Du réconfort je trouvais sous les arcades pour qui je voue une véritable passion, et qui reflètent une image à mes yeux de protection. Depuis mon arrivée dans l'entreprise de Georges, j'avais trouvé refuge entre les murs de cette cathédrale. Sur ce sol froid qui avait subi tant de générations passées, mes pas cherchaient un apaisement à offrir à mon âme. Certains endroits de cet édifice détenaient le pouvoir de déposer un baume sur mon cœur affligé. J'étais attirée par la rose du paradis dans le croisillon sud du transept au-dessus du vitrail de l'arbre de Jessé, roi de Juda, présentant le couronnement de la Vierge aux couleurs pastel datant de la fin du quinzième siècle, et construite sous le règne de Louis XI. J'aimais la contempler, éloignée de la porte pour une vision plus en hauteur, plus dans l'infinité de l'intouchable. Son étendue saisissait mon âme. J'en dessinais les moindres contours avec une grande admiration, je mettais un point d'honneur à reproduire les tons aussi proches de l'original. Maintes fois, le même état quasi hypnotique m'envahissait. Je recréais avec force et frénésie ce lieu où je laissais une fraction de moi-même. Tant de souffrances, tant de foi, tant de prières habillent cet espace que d'une certaine façon, à mon tour, au fil des années, dans cette gigantesque œuvre voulue céleste comme ceux qui jadis l'arpentaient, j'avais scellé un peu de ma vibration entre ces murs de pierres.

Cette cathédrale a subi de multiples renaissances depuis sa construction. Elle a été aux proies aux flammes et à la rivalité des rois et des ducs de Normandie, de l'aviation allemande ou plus récemment en mille-neuf-cent-quatre-vingt-trois d'un ouragan qui endommagea une partie de la verrière du cœur. Elle n'a pourtant rien perdu de sa splendeur, et de son style.

Depuis des mois, j'ai arrêté d'offrir ma présence à cet édifice. Je n'en éprouvais plus le besoin comme pour me couper de ce qui pouvait me faire atteindre un peu de paix, me plongeant ainsi plus profondément dans les bas-fonds d'où je ne peux émerger sans en être totalement abîmée. Le temps qui s'écoule n'est finalement qu'un moment figé qui ne cesse de se répéter à l'infini. Les êtres rencontrés, les histoires vécues, les personnalités portées ne sont que la boucle d'une pièce de théâtre jouée sans fin, sans raison aucune.

Sur cette note de vie assez dramatique, je finis par m'installer sur le fauteuil, une tasse de thé fumante à la main. Je passe plusieurs heures à tourner inlassablement les feuilles du manuscrit de Christophe. Je ne lève la tête de ces centaines de pages qu'à la visite de Paulette qui frappe à la porte de mon bureau.

— Nous allons grignoter un morceau. Est-ce que tu es prête ?

— Oh oui Paulette.

— Est-ce si terrible que ça ?

— Cela traîne en longueur. Il y a beaucoup de travail encore. Christophe nous a habitués à de meilleures romances de sa part. J'ai pourtant une préférence pour le vécu romanesque de Jeanne.

— Une pause ne peut que te faire du bien. De plus, tu as besoin de te remplumer.

— Je n'ai pas très faim, mais l'appétit finira par revenir. Ne sois pas inquiète pour moi Paulette.

— Bien sûr que je suis préoccupée Elsa. Je vois bien que tu souffres.